

se faisait présenter à New-York dans le club de *riflemen*. Justement le lord Aberfoil était sur le point de tirer à la cible, car c'était l'homme du monde le plus occupé de faire des tours de force et d'adresse. En voyant Roquebrune, il se hâta de faire feu et manqua le but. Le Canadien sourit d'un air méprisant.

— Milord, dit-il, vous n'êtes pas de force.

— Je ne suis pas de force ! répliqua l'Anglais en colère. Monsieur, vous me rendrez raison de ce mot.

— Très-volontiers, milord ; mais avec quelle arme ?

En même temps il prit la carabine que l'Anglais avait déposée à terre, visa la figurine en plâtre qui servait de but, et la brisa à une distance de cent cinquante pas.

— Vous voyez, milord, qu'il faut renoncer à la carabine.

— Encore un échec, dit tristement le lord Aberfoil ; mais j'aurai quelque jour ma revanche. Ce soir, je donne un grand souper aux membres du club des *riflemen*. Venez avec nous.

Ce souper, comme Roquebrune l'avait prévu, était un piège que lui tendait Kilkenny. Le lord, furieux de ses deux défaites, voulait pousser le Canadien à boire et le faire tomber sous la table ; mais celui-ci, se tenant sur ses gardes, refusa le pari, et profitant de la gaieté que le souper avait répandue parmi les convives, prononça le nom de miss Cora Jenkins. A ce nom, on cessa de parler politique, et tous les verres furent remplis jusqu'au bord. "Je bois, dit un des assistants, à la perle de New-York, à la belle des belles, à miss Cora Jenkins." Ce toast fut suivi d'applaudissements unanimes. Toutes les têtes étaient échauffées, et l'on se mit à commencer l'éloge de la jolie New-Yorkaise. L'un vantait sa beauté, l'autre sa grâce, un autre son esprit, un autre son talent pour la danse, un autre la fortune du vieux Samuel. Au milieu de ce feu de propos croisés et interrompus, Roquebrune dit d'une voix claire :— Quel dommage qu'une beauté si rare et si parfaite soit près de se marier ! Nous ne pourrions plus l'aimer que de loin.

— Oh ! dit le lord Aberfoil d'un air fat, si je voulais m'en donner la peine !

— Ni vous, milord, ni personne. Elle est fiancée à un Français de mes amis

— Par les mânes de Richard Strongbow, s'écria Kilkenny, à moins que ce Français ne soit le grand diable d'enfer, je parie qu'avant quinze jours son mariage sera rompu.

— Milord, dit dédaigneusement le Canadien, souvenez-vous des chutes du Niagara. La France vaincra l'Angleterre encore une fois.

— Je parie mille dollars qu'il sera rompu, s'écria Aberfoil, et que j'épouserai miss Jenkins avant trois semaines.

— Je tiens le pari, dit Roquebrune.

Le lendemain, les fumées du vin étant dissipées. Aberfoil se souvenait à peine de son pari ; mais Roquebrune n'avait garde de le lui laisser oublier.

Le lord Alberfoil, comte de Kilkenny, pair d'Ecosse et d'Irlande, était le plus grand fou des trois royaumes. Ruiné par ses voyages et ses paris, il fuyait Londres et ses créanciers. L'éloge qu'on avait fait de la beauté de Cora le touchait peu ; il n'aimait que la chasse au renard, la boxe et les festins ; mais il souriait à la pensée d'hériter du vieux Jenkins. Il ne doutait point d'ailleurs que son nom, son titre et son mérite extraordinaire ne vinssent aisément à bout d'une petite Américaine. Il fit donc les premières démarches pour se rapprocher de Cora, qu'il n'avait fait qu'entrevoir. Néanmoins il affectait la plus grande réserve. "Il ne faut pas gâter ces petites gens, se dit-il, pas trop de familiarité. Ces boutiquiers sont trop heureux de recevoir sous leur toit un descendant de Richard Strongbow, premier comte de Kilkenny. Je veux que Cora me respecte avant de m'adorer."

C'est une chose digne d'attention que la passion des sociétés démocratiques pour les titres de noblesse. Tout le monde veut être l'égal de son supérieur et non de son inférieur. Il n'est pas un Américain revenant d'Europe qui ne soit plus fier d'avoir été l'hôte d'un diplomate ou d'un prince que d'avoir été l'ami de Humboldt ou de Geoffroy Saint-Hilaire. Quand l'aristocratie de naissance n'aura plus de crédit en Europe, elle retrouvera une patrie dans la fière république des Etats-Unis. C'est un reste de l'éducation et des préjugés anglais, dont les fondateurs de la confédération eurent imbus dès l'enfance. Aujourd'hui

même encore, les planteurs du Sud se considèrent comme fort supérieurs aux manufacturiers du Nord, et se décernent volontiers l'épithète de *chivalrous*, c'est-à-dire de descendants des nobles et des chevaliers, tant il est beau de commander, même à des nègres.

On devine que miss Cora Jenkins, si facilement séduite par l'espérance d'épouser un riche Français et de déployer ses grâces dans un salon de Paris, fut vivement émue en apprenant l'arrivée d'un jeune lord, neveu, disait-on, du dernier gouverneur général des Indes, et appelé lui-même aux plus hautes destinées. On racontait des merveilles de sa fortune et du crédit dont il jouissait à la cour d'Angleterre. Eu quelques jours, grâce aux bruits habilement semés par Roquebrune lui-même, le lord n'était rien moins que le gouverneur général des possessions anglaises dans l'Amérique du Nord. On savait de bonne part que le précédent gouverneur venait d'envoyer à Londres sa démission, et que son successeur devait négocier à Washington un traité d'alliance avec le président de la république américaine. Les gobe-mouches sont nombreux dans les grandes villes. Les gens de New-York, bien que fort occupés de leurs affaires, ont encore du temps pour imaginer ou répandre les *puffs* les plus extraordinaires. On devina quel effet de tels bruits produisirent sur l'esprit aventureux de la belle Cora. Le jour même où elle rêvait la conquête d'un gouverneur du Canada, elle reçut deux lettres, l'une de son père et l'autre de Bussy. Le vieux Jenkins lui rappela les conditions du marché qu'il avait conclu, et la pressait de revenir à Scioto-Town. Bussy, de son côté, feignait le plus amoureux empressement, et la menaçait d'un voyage à New-York.—Qu'il s'en garde bien ! pensa Cora. Qui sait ce que le hasard peut amener ?.....—Elle écrivit à Samuel :

"Mon cher père, dans huit jours je serai à Scioto-Town. Jusque-là, prouez patience, vous pourriez regretter de m'avoir trop pressée d'exécuter un marché sur lequel vous ne m'avez pas consultée. Recevez toujours M. Bussy comme un gendre futur : il est bon d'avoir deux cordes à son arc. En attendant, agrées, cher père, l'expression de la tendresse de votre dévouée

"CORÀ."

Le même jour, elle écrivit à Bussy :

"New-York, 14 août 184..."

"Je vous remercie, monsieur, du choix que vous avez bien voulu faire de moi pour votre femme. Dois-je l'avouer ? Mon cœur peut-être avait prévenu le vôtre, et si je montrai d'abord quelque froideur, croyez qu'il n'en faut accuser que la réserve, qui est l'arme naturelle de mon sexe. Je voulais éprouver votre constance. Aujourd'hui je sais et je sens combien vous m'aimez, et moi aussi je vous aime.

"Mon père me presse de partir même aujourd'hui pour Scioto mais mon père est un homme d'affaires exact et probe, qui ne connaît que ses échéances. Il n'entend rien aux délicatesses de l'amour. De bonne foi, monsieur, le mariage est-il un paiement qu'on doit faire à époque fixe, et n'est-ce pas froisser la sainte pudeur de la femme que de la presser trop vivement dans une circonstance aussi solennelle ? Soyez assez bon pour faire comprendre à mon père qu'on n'expédie pas une fiancée par le chemin de fer comme un simple colis, et qu'il y a des ménagements à garder avec le monde. C'est le premier service que je vous prie de me rendre, et si vous avez pour moi tout l'amour que vous me jurez, et auquel je crois, vous ne me refuserez pas un délai de quelques jours.

"Voulez-vous savoir le secret de ces retards ? On ne se marie pas sans robe, et j'attends de France une robe qui est une perle véritable, et dont les dentelles doivent faire mourir de jalousie toutes les belles de New-York. Voudriez-vous que votre femme fût habillée comme tout le monde, le jour de son mariage ? Excusez ma frivolité, et croyez-moi, cher Bussy, votre obéissante et tendre

"CORÀ."

Samuel, en recevant la lettre de sa fille, la froissa avec colère.—Encore quelque folie ! dit-il. Je lui ai trouvé un mari qui est riche, jeune, beau et bon compagnon, et elle le refuse ! Elle lâche la proie pour l'ombre ! Au diable la paronnelle ! Je ne veux plus me mêler de ses affaires

Quant à Bussy, il devina l'effet des premières manœuvres de son ami Roquebrune, et se mit à rire en lisant la lettre ; puis il